

5^e Année (Nouvelle Série). — N^o 132.

Le Numéro : 0 fr. 75

23 Septembre 1918

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nord 28-07)



Mlle GABRIELLE ROBINNE, de la Comédie-Française

PATHÉ FRÈRES



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferrandière.
BORDEAUX, 26, rue Capdeville.
MARSEILLE, 7, rue Suffren.

TOULOUSE, 44, rue Alsace-Lorraine.
NANCY, 20, rue des Dominicains.
GENÈVE, 9, rue du Commerce.

Le 11 Octobre :

LA COMPLICE

Grand Drame en 5 parties (Jewel)
interprété par Miss ELAINE HAMERSTEIN

LA FILLE DES SILLONS

Drame en 5 parties (Butterfly)

Le 18 Octobre :

LE COUP DE BOURSE DE CARTER

Comédie sentimentale en 5 parties (Blue Bird)
interprétée par BEN WILSON et NEVA GERBER

SON ENNEMI BIEN-AIMÉ

Drame en 4 parties (Mundus Imp.)
interprété par
DORIS GRAY et WAYNE AREY

B r y a n t

(Bryant Washburn)

Nous allons voir le grand comédien fantaisiste américain Bryant dans une originale comédie tirée du célèbre conte populaire de George Randolph Chester "Twenty one".



Vingt-
et-
un

CONSORTIUM

PATHÉ

COQ D'OR



PARAMOUNT
PICTURES



EXCLUSIVITÉ
GAUMONT



Quand l'Agneau se fâche

Comédie dramatique en 4 parties interprétée par

CHARLES RAY

Édition du 25 Octobre



2 Affiches et Photos

COMPTOIR CINÉ-LOCATION
GAUMONT

28, Rue des Alouettes — Tél. : Nord 40-97, 51-13, 14-23

ET SES AGENCES RÉGIONALES

Marseille - Lyon - Toulouse - Bordeaux - Nantes - Genève
Le Caire - Alger

5^e Année — N^o Série N^o 132

Le Numéro : 0 fr. 75

23 Septembre 1918

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS	
FRANCE	
Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.
ÉTRANGER	
Un an	30 fr.
Six mois	18 fr.

Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :
28, Rue du Delta
PARIS

Téléphone : NORD 28-07



L'Effort Français



Il est réel; il manque encore d'unité, mais il donne déjà des résultats. La qualité des films produits cette année sera très supérieure à celle des années précédentes.

Au milieu des tiraillements, des petites colères et des petites déceptions inévitables dans le travail quotidien, nos metteurs en scène, ceux du moins qui en étaient le plus dignes, poursuivent un fort labeur utile et profitable. On ne passe pas instantanément de l'état de nullité où nous nous trouvons il y a deux ans, au bouillonnement indispensable, à l'effervescence de création, à l'émulation constante, aux exagérations même. On y arrive pourtant, lentement. Il n'y manque que la sécurité. Cette sécurité, nos éditeurs peuvent nous la donner, d'accord avec les loueurs et les exploitants. L'oseront-ils? Le voudront-ils? Telle est l'angoissante question qui se pose.

Il est un autre facteur sur lequel je compte, et c'est l'amitié américaine. Je vais aller tâcher là-bas de faire comprendre qu'en France on fournit en ce moment un travail sérieux, qu'il s'y couve de multiples possibilités d'art qui ne demandent qu'à éclore, que de l'aide américaine seule dépend leur vie. Certes, les films que j'emporte, leurs propres auteurs sont les premiers à le reconnaître, ne peuvent passer pour le summum que nous voulons atteindre. Mais je les ai soigneusement choisis; ils peuvent prouver à nos alliés et amis, que nous avons compris le cinéma, que nous sommes à l'œuvre et qu'ils peuvent nous faire confiance. Et je suis sûr de rapporter mieux que de banales paroles; je suis sûr de rapporter des promesses sérieuses, un encouragement précieux.

Les critiques que l'on nous a faites au nom des Américains ne sont pas fausses. Elles répondent à des sentiments

qui existent, à des tendances indéniables. Mais on aurait tort, autant que de les mépriser, de les pousser à l'absurde. Ce qu'il y a d'exact, c'est que nous devons au cinéma garder la constante pensée que nous travaillons pour produire des œuvres durables.

M. Pathé, autrefois, déclara dans *Le Film* que chaque producteur devait à chaque film rechercher le « chef-d'œuvre ». Là est la vérité. Le chef-d'œuvre humain, réel est même en tous pays. Or, lorsque nous nous attaquons à un sujet tout particulier, comme ceux que M. Pathé prescrivait dans son plus récent opuscule, ou bien nous avons le tort de prendre ces cas très particuliers pour la généralité et nous patageons, nous voyons faux, ou bien nous nous livrons à une description, à une étude de mœurs, c'est-à-dire que nous *expliquons* une situation, un milieu et que nous y détaillons une action. Réfléchissons alors simplement que cette *explication* doit être complète et claire pour tous. Cela ne coûtera qu'un peu de soin en plus et qu'une étude plus approfondie de notre sujet, ce qui sera un bien pour le film. M. Pathé ajoutait quelques critiques sur l'utilisation purement latine de l'amour violent et tumultueux. Réfléchissons que bien des films italiens nous paraissent comiques parce que l'amour y est encore plus violent que chez nous, et nous nous mettrons plus aisément à la place des américains contemplant nos films. Rendons-nous compte aussi que certains films puritains d'Amérique produisent des effets de rire certainement particuliers à notre pays, alors qu'ils doivent émouvoir ou intéresser nos alliés. Malheureusement, les conditions actuelles du marché ne permettant pas à un film français de s'amortir sans les pays de langue anglaise, il faut bien que nous envisagions l'obligation de

vendre en Amérique. Je crois qu'il n'y a pas incompatibilité entre nos goûts et que nous sommes aisément capables, sans concessions artistiques sérieuses, de plaire là-bas. J'espère ne pas être déçu en recherchant sur place des débouchés intelligents et accueillants.

Lorsqu'on passe pour chaque film à l'examen pratique de ces incompatibilités, on constate que les organismes commerciaux s'attachent à des enfantillages et que les metteurs en scène s'entêtent sur des vétilles, se réfugiant derrière des principes absolus d'indépendance artistique auxquels ils renonceraient à la mauvaise occasion.

Cette mauvaise humeur mutuelle est ce qu'il y a de plus dangereux. Est-il si difficile de s'entendre? J'en suis sûr. Et s'il y a quand même de mauvais jours à passer, il faut les aborder, non seulement avec ardeur, mais avec bonne humeur.

Je vois à chaque instant des metteurs en scène qui se croient environnés d'une universelle persécution, d'une totale incompréhension. Ils exagèrent. C'est le sort commun à tous les artistes de voir sans cesse mêler à leurs soucis élevés les préoccupations commerciales de ceux qui mettent leurs œuvres en exploitation. Ce n'est pas avoir trouvé une solution à ces ennuis que de les traiter de mercantis et de les mépriser.

Je proteste à nouveau que j'ai l'impression très nette de la bonne volonté des éditeurs français. La preuve, c'est la production que, cette année, les metteurs en scène vont nous donner. Quand on songera que cette production s'est effectuée à des époques critiques, en partie à Paris, pendant le

bombardement et l'avance, on pensera peut-être que nous avons ici quelques raisons d'être étonnés d'apprendre par les journaux qu'on ne tournait plus en France. Peu à peu l'effort s'amplifie et se coordonne. Fermons les yeux sur les petites querelles du jour; tout s'arrangera. Cela ne signifie nullement qu'il ne faille pas protester contre les sottises et les exagérations de certains services commerciaux, mais il faut se garder de leur attribuer plus d'importance qu'elles n'en ont. Un véritable artiste doit triompher de ces légers obstacles. Ces frottements sont pénibles; ils sont d'une inévitable fatalité. Ne les envenimons pas. Et surtout ne passons pas notre temps à nous rejeter mutuellement la responsabilité des catastrophes qui menacent. Travaillons plutôt à les conjurer tous ensemble et d'accord au moins sur quelques principes indiscutables. Nous autoriserons volontiers, la crise heureusement passée, tous ceux qui se croient les bras en s'injuriant aimablement, à se glorifier d'avoir eu raison et à être, chacun pour son compte, le glorieux responsable du succès.

N'a-t-on pas suffisamment parlé? Pour moi, je vais me taire désormais et tâcher d'agir. Si utile qu'il soit de donner des conseils du fond d'un bureau, il est, je crois, préférable que tous ceux qui se pensent capables de manier un outil se mettent à l'œuvre.

Je supplie tous ceux qui, mes amis ou mes ennemis, aiment le cinéma, de consacrer le meilleur de leurs forces au travail productif, et le temps de leurs récréations aux palabres.

HENRI DIAMANT-BERGER.

MEMENTO

Le numéro de rentrée

Contrairement à ce que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, ce numéro (132) paraît à sa date avant notre numéro spécial de rentrée qui, retardé de quelques jours, paraîtra en place de nos numéros 133-134 dans les premiers jours d'octobre.

Convalescence

Notre excellent confrère et ami M. Charles Le Fraper, directeur du Courrier Cinématographique, aux armées depuis le début de la guerre, arrivera en convalescence le 25 de ce mois. Tous nos vœux de bon rétablissement.

Les Annales de la guerre

La semaine dernière, le Service Cinématographique de l'Armée a pris l'heureuse initiative de sortir deux films d'actualité. Il serait à souhaiter qu'elle agit de même chaque semaine de façon à éviter à des cinémas voisins fréquentés par les mêmes habitués de passer les mêmes vues.

On tourne

Il paraît que c'est dorénavant M. de Morlhon qui mettra en scène les films de Mme Gabrielle Robinne aux films Valetta.

Histoire d'un film

C'est une maison française qui a une agence à New-York. Cette agence fait ses propres affaires. Ayant acquis un négatif, au lieu de l'expédier à Paris à la maison mère, elle préféra le céder à un exportateur pour la modique somme de mille dollars. Cet exportateur le revendit; il passa par cinq mains différentes pour finir par être acquis pour la France au prix modique de 35.000 francs par... la propre maison mère... Ainsi s'expliquent les prix que l'on paye au jour... d'aujourd'hui.

Projets américains

Dorothy Gish qui jusqu'ici tournait avec Griffith vient d'être engagée par la Famous Players-Lasky et Cie, pour tourner comme étoile sept films, cette année.

Il est, par contre, question du retour de Douglas Fairbanks et de Rio Jim, dont le contrat avec Artcraft est terminé, à la Triangle.

Cette année, Thomas Ince met en scène les films de Charles Ray, de Dorothy Dalton et d'Enid Bennet, à la Triangle, cependant que Griffith exécute huit films à l'Artcraft, dont le premier *No Greater Love* est déjà édité avec un gros succès.

De Max et Le Cloître

Nous avons annoncé, les premiers, que M. de Max viendrait bientôt au cinéma. Bientôt nous pourrions dire tous ses projets.

Le Cloître passera sans doute avant tous autres. De Max, qui a créé la pièce de Verhaeren à l'Œuvre et l'a reprise au Théâtre Français, reçut comme présent du poète reconnaissant, l'autorisation d'en disposer à son gré. Il songeait depuis longtemps à filmer cette œuvre magnifique. La présentation qu'il veut lui donner sera particulièrement originale. Naturellement il tiendra le rôle où il est déjà scéniquement incomparable.

C'est M. Jacques Grétilat, directeur d'art des films Cyclope, qui mettra en scène *Le Cloître*.

Yvette Andreyor

La délicate et intuitive comédienne qui orna plus d'un film Gaumont et maint *Judex* travaille activement. Nous allons la voir dans deux nouvelles productions de Leprieur: *La Muraille qui pleure* et *La Flamme*. Elle vient également de tourner un film dont on parle déjà beaucoup: *Le Calice*, mis en scène par M. Mariaud.

Ces trois bandes ont été exécutées à la « Phocéa Film », de Marseille.

Le Marchand de Bonheur

G. Lacroix met en scène. On connaît son film: *Les Ecrits restent*. On connaîtra bientôt *Haine*, dont nous avons déjà vanté la vigueur. Actuellement, il tourne *Le Marchand de Bonheur*.

J'accuse

Quand nous avons publié le scénario de *J'accuse*, Gance n'espérait pas pouvoir tourner sa belle « idée » avant un long délai. Nous avons appris avec joie qu'il avait pu se mettre au travail. De Nice et de Cannes où il active son labeur nous viennent les bruits les plus réconfortants sur cet essai d'art. On sait que Séverin-Mars est parmi les créateurs de *J'accuse*.

Sang français

Sait-on que la charmante artiste Américaine Alice Brady est d'origine française par son père M. Brady, directeur de la World Brady made et que, depuis la guerre elle n'a pas manqué de chercher par tous les moyens à nous manifester sa sympathie.

On achète

C'est M. Monat qui s'est rendu acquéreur pour la France de *Mickey*, le premier film Goldwyn de Mabel Normand.

Humanité

Ce sera, dit-on, un beau film. Le titre primitif était *La Grande Conquête*. C'est M. Mariaud qui le met en scène, d'après le scénario de M. Paul Barlatier.

M. P. Barlatier, connu par son journal marseillais *Le Sémaphore*, et surtout son théâtre en plein air de l'Athéna Nike, est poète. On a représenté son *Hyppathie*, à l'Œuvre. Les théâtres d'Orange, de Nîmes, de Marseille sont familiers à son clair lyrisme qui paraîtra dans ce film.

C'est l'histoire de l'idéal humain — donc, l'histoire de l'homme — qu'il a entrepris de conter. Parmi les interprètes: Toulout, Signoret, etc. Parmi les décors: les plaines provençales, les Alpilles et la Méditerranée.

Les Mille et une Nuits

Il ne faut pas encore parler de *Mille et une Nuits* puisque Louis Nalpas, avec ses fidèles Burguet et Le Somptier et ses artistes s'isole obstinément dans ses jardins niçois.

Nous pouvons ignorer encore ce qu'il a réalisé. Nous pouvons même faire semblant de ne pas connaître tels heureux et nouveaux détails que sa mise en scène a réalisé. Mais il devient bien difficile de se taire au sujet de son effort décoratif. Quels peintres il a réunis, ce qu'il leur a demandé, ce qu'il a obtenu, c'est déjà tout un poème, un monde de poèmes.

Les *Mille et une Nuits*, de Louis Nalpas, vont — enfin — amener un grand changement dans les conceptions décoratives de notre cinéma.

Qui le croirait?

Sait-on que Douglas Fairbanks fit du théâtre et que c'est là qu'il se fit connaître. C'était un des acteurs les plus appréciés des théâtres du Broadway. Précisons qu'il a trente-trois ans à présent et qu'il touche un million de dollars par an.



Le Moyen

Texte et Dessins de Musidora



La petite midinette continue de lire dans le tramway le vingt-huitième épisode du trente-sixième film à série.

« ... Miss Pearl Dora se déguise en vieille concierge afin de recevoir le détective macréte..., etc., etc... »

La petite midinette est tellement occupée qu'elle n'a pas vu sur son épaule deux ou trois fils blancs qui s'entrecroisent. Un jeune homme blond, gras et comique s'approche de la jeune enfant, tire les fils un à un sans qu'elle s'en aperçoive, les réunit tous les trois, les regarde et les fait regarder par tout le tramway amusé, et soudain chuchotte.

« Mademoiselle, excusez-moi de vous déranger, ces trois fils étaient sur votre épaule, je les ai pris, y tenez-vous essentiellement? Préférez-vous que je les garde en souvenir de vous, Mademoiselle? (il risque un nom), Suzanne? »

— Non, pas Suzanne. Adrienne.

— Mlle Adrienne, parfait. Justement, ma sœur s'appelle Adrienne. Vous lisez « Cœur de Héros » ?

.....
— Et vous allez au cinéma, sans doute comme tout le monde, le vendredi.

— Non, le samedi.

— C'est ce que je voulais dire, le lundi; il y a moins de monde, on est plus tranquille. Vous allez au Palace, n'est-ce pas, il me semble bien vous y avoir remarqué.

— Je ne vais qu'au Tivoli, parce que Mlle Pearl-Dora vient quelquefois se voir...

— Vous aimez Mlle Pearl Dora. Vous voudriez la voir?

— Oh! oui Monsieur.

— C'est très facile.

— Vraiment?

— Je la connais très bien.

— Oh! quel bonheur!

La petite Adrienne, toute rosissante d'espoir, ouvre tout grand ses yeux noisettes. Voir de près Pearl Dora, entendre sa voix... Pouvoir toucher sa robe, sa main, sa bouche



A lundi, au Tivoli! Fautenil n° 69...

rebelle, et contempler son regard féroce et brutal, ou si tendre... Tant de félicités lui semblent incroyables.

Comme Adrienne rêve une réalité, le tramway s'arrête.

Le monsieur blond, gras et comique descend en jetant discrètement: « A lundi, au Tivoli, Mlle Adrienne, fauteuil d'orchestre, 69 ».

Et Adrienne a attendu ce lundi-là le cœur battant...

Un mois après, comme Miss Pearl Dora tournait, l'opérateur, tout semblable au monsieur blond, gras et comique,



Une petite poule bien mal fagotée...

expliquait: « Dites, Mlle Pearl, vous serez si gentille, ça ne vous changera pas, d'ailleurs. Je vais vous présenter une petite poule, bien mal fagotée, mais mimi tout plein. Elle a des seins mignards comme tout, et un petit ventre blanc et soyeux.

— Ecoute, mon vieux Paul, répondit Pearl, je ne comprends rien à tes présentations. C'est la quarantième depuis dix mois. Elles s'en vont, je ne les revois jamais. Et elles ne font jamais de cinéma.

— Mlle Pearl, je vais me confesser. J'suis pas joli, joli, je n'suis pas non plus plein aux as. De plus, comme j'ai un tempérament ardent et une nature gaie, je me cherche des petites amies pas chères et mignonnes. Car, à force de vous regarder, Mademoiselle, on devient très difficile.

— Alors??

— Alors, Mademoiselle, le rêve de toutes ces petites mômes, c'est de vous voir... Elles me parlent toutes de vous avec des tremblements dans la voix. Alors... je fais trainer ça le plus que je peux. Je m'envoie la gosse et après... il faut bien que je tienne ma promesse.

— Evidemment, conclut Pearl Dora. C'est « un moyen ».

A ce moment, la jeune Adrienne apparut timidement devant Pearl Dora.

— Approchez, Mademoiselle. N'ayez pas peur. Je ne suis pas si méchante que dans les films.

— Je n'ai pas peur. Je suis si émue.

— Voulez-vous faire du cinéma?

— Oh! non Mademoiselle, je ne saurai jamais. Mainte-

nant je vous ai vue, je vous ai touché la main, je suis bien heureuse. C'est tout ce que je voulais...

Adrienne regardait Pearl Dora, en s'en allant.



Approchez! Je ne suis pas si méchante que dans les films...

Pearl Dora regardait partir Adrienne.

Et Paul, le nez dans son appareil, sentait bien que cette liaison s'arrêtait là... Mais il connaissait le « moyen ».

MUSIDORA.

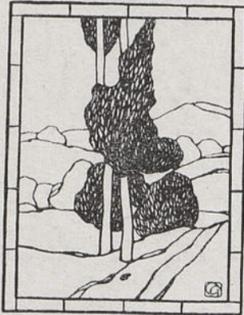
Un an au "Film"

Depuis un an, "Le Film" a publié des articles, des études ou des confidences de Colette, S. de Napierkowska, Robinne, Suzanne Grandais, de Max, Eve Francis, Abel Gance, Marcel Lévesque, Armand Bour, Henri Roussel, Signoret, Jacques Guérin-Catelain, Germaine A.-Dulac, Jean Toulout, Séverin-Mars, Jacques Grétilat, Paul Fort, Charles Pathé, Georges Lacroix, La Femme de Nulle Part, Marcel L'Herbier. Musidora, Henri Krauss, Raymond Genty, Un metteur en scène français, Louis Aragon, S. Bernstamm, H. Diamant-Berger, Louis Delluc, etc.

Notre grand Numéro d'Octobre

sera beaucoup plus beau que tous nos numéros de l'année passée puisque ce sera l'année qui vient, commentée, éclairée par cette large vision des prochains efforts du

Cinéma Français



Confidences d'un Metteur en Scène Français



Un bon professeur de mise en scène, c'est le public. Avec une spontanéité très juste, il fait voir par des phrases et des exclamations sommaires les raisons de l'attrait ou du déplaisir que lui cause un film. A saisir les fluctuations de ses opinions on glane des aperçus qui dépassent souvent les meilleures réflexions techniques des gens du métier. A l'écouter, on gagne de l'expérience.

Dernièrement, l'occasion me fut donnée de visiter une maison de couture et d'y deviser de questions cinématographiques avec la directrice. Celle-ci avait coopéré à la documentation scénique d'une prise de vues en prêtant au décor d'un salon d'essayage, pour y apporter le piquant du réel, ses vendeuses, ses modèles, ses accessoires de comptoir. Et comme je vantais l'œuvre que nous évoquions et qui décrivait l'aventure merveilleuse survenue à une petite parisienne: « Vous l'avez appréciée, interrompit mon interlocutrice, moi, elle m'a déçu. Je connais les ouvrières, leurs manières, leurs idées, leurs coutumes. Dans le film dont nous parlons, aucun détail de l'interprétation n'était vécu. J'en ai été choquée. Pourquoi n'a-t-on recherché la vérité que dans l'agencement du décor? »

Tout en réfléchissant à cette boutade, je m'en allais vers le cinéma Pigalle. On projetait *Lord d'un jour*. Le public s'amusait. Un gai quiproquo à l'allure dramatique se déroulait en images typiques et vives sur l'écran. Entre autres scènes, après maintes péripéties spirituellement notées, l'héroïne, en compagnie de son fiancé, venait au ranch paternel remercier les cow-boys qui lui avaient prêté un concours dévoué, non exempt de risques, dans la machination et l'exécution d'une farce dangereuse. Autour d'une table, les hommes malmenés par les suites de l'aventure conduite avec fougue, se reposaient, les habits en désordre, buvant et considérant leurs égratignures. L'arrivée de leur petite patronne les surprind. Honteux d'être vus par elle en tenue aussi négligée, ils se lèvent d'un bond, et tâchent hâtivement de remédier au débraillé de leur toilette. L'un d'eux placé en arrière du groupe, et au premier plan de l'écran, fait alors, ayant saisi sa veste, ce geste familier aux travailleurs, de rehausser la ceinture de son pantalon. « Ah! s'écria quelqu'un derrière moi, ça, c'est naturel! »

Je fus étonné qu'un spectateur soulignât avec enthousiasme un détail aussi infime.

De ma conversation et de cette réflexion je fis le rapprochement. La critique et la louange se corroboraient et montraient à l'évidence l'importance du détail dans le jeu, au cinéma. En France, nous confions trop uniformément à la figure le soin de tout exprimer, surtout depuis l'abus des gros premiers plans, et nous arrivons ainsi à une monotonie et à une platitude déplorables d'effets, car la physionomie ne dispose que d'une variété restreinte de mouvements, de contractions et de détentes. Les Américains usent d'un champ plus large. Ils ont compris la valeur expressive qu'offrent la pose d'un pied, d'une main, la courbe d'un dos, la fébrilité ou le calme d'un geste. Ils jouent en grands maîtres avec l'attitude et la vitalité d'un corps exprimant les mouvements intérieurs par les mouvements extérieurs, loin de compter sur le seul apport du masque pour commenter le sens d'une scène. Ainsi, l'impression de surprise dans *Lord d'un jour*. Aucun muscle de la figure des ouvriers ne bougea, mais la précipitation coquette du groupe fut d'une opposition plus rapide et plus intense qu'un étonnement marqué seulement par le regard.

Que nous détaillions nos lumières, que nous étudions l'harmonie et la logique de nos décors, cela est bien! Les Américains nous ont montré la voie et nous pouvons les égaler, même les dépasser, quand nous aurons l'outillage nécessaire. Mais la beauté et la vérité dans l'éclairage et le cadre matériel ne suffisent pas. Ils entourent l'action. L'action reste le point essentiel. Or, le rôle de la mise en scène dans l'action psychologique est de trouver à chaque instant le geste aigu qui la sert, et ce geste ne peut être atteint que par la recherche du détail vrai, tel qu'il existerait dans la vie, au cours d'une situation semblable. Le vrai seul peut donner à la vision l'acuité nécessaire. Nous apportons trop de littérature et de préjugés dramatiques dans notre jeu et pas assez d'observation. Et l'observation est, je crois, l'unique raison de la grande supériorité des Américains sur nous!

Ce don de regarder, de retenir peut s'acquérir. Il ne s'agit plus là de matériel insuffisant, de lampes mauvaises, de théâtres mal installés qui nous empêchent de réussir. Regarder, retenir, observer, choisir, reproduire le vrai dans ce qu'il a de plus expressif, c'est un art qui dépend de nous seuls. Sur ce point, notre infériorité n'a aucune excuse.

UN METTEUR EN SCÈNE FRANÇAIS.



La 10^{me} Symphonie d'Abel Gance

Pathé Frères
(Le Film d'Art)

Le Service de la Location des Établissements
P A T H É F R È R E S
tient à la disposition de Messieurs les Directeurs de
Cinématographes la musique spécialement écrite par
M. Michel-Maurice Lévy pour l'œuvre d'Abel Gance

LA 10^{me} SYMPHONIE

Cette adaptation musicale (soit pour piano seul,
soit pour grand ou petit orchestre) permettra aux
Directeurs de donner ainsi de superbes présentations
au Public de cet admirable film français qui obtien-
dra certainement un aussi grand succès que **MATER
DOLOROSA**, le premier chef-d'œuvre d'Abel Gance.

Prière de s'adresser pour la musique de "La 10^{me} Symphonie"
au Service de la Location, 67, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris



L'Art du Cinéma



On est tenté de s'excuser d'oser parler « cinéma » quand l'angoisse est dans tous les cœurs, quand toutes les pensées, sont pleines matin et soir, des événements de la guerre et qu'on se demande à chaque instant : De quoi demain sera-t-il fait ?

Cependant, quels qu'ils soient, les grands bouleversements ont tout de même une fin, la vie suit son cours, et un jour viendra où la lutte devenue pacifique, doit nous trouver prêts sur le terrain artistique ou commercial, mieux que nous l'étions pour la guerre en 1914. Il est donc excellent de préparer dès maintenant l'avenir du cinéma en France. Or, on est saisi d'inquiétude quand on apprend par leurs journaux mêmes, qu'un trust colossal se prépare chez nos ennemis pour accaparer après la guerre la suprématie dans la production cinématographique mondiale ; car les Allemands semblent avoir compris mieux que nous l'influence énorme que peut exercer le cinéma sur toutes les branches de l'activité humaine.

Comment parer le coup ?

C'est évidemment aux capitalistes qu'il appartient de dire le premier mot ; mais c'est aussi aux artistes d'indiquer la marche à suivre pour que tous les efforts ne soient pas vains, pour que les résultats soient à la hauteur de notre réputation séculaire, la France ayant toujours su prendre et conserver la première place dans tous les arts.

Il faut donc avant tout, pour que notre supériorité soit évidente, que le cinéma soit un art, et non pas seulement une industrie scientifique à la portée de tout le monde, exigeant simplement l'emploi de nombreux capitaux.

Certes les capitaux sont nécessaires au cinéma plus que partout ailleurs, car la parfaite exécution d'un film ne s'obtient que lorsqu'on peut la suivre jusqu'au bout, sans compter, sans hésiter à recommencer les parties mal venues autant de fois qu'il est nécessaire pour obtenir le résultat souhaité.

Il ne suffit pas seulement ici pour faire une œuvre, comme dans la peinture ou la sculpture, de quelques mètres carrés de toile ou d'un bloc de terre glaise ; le cinéma comme le théâtre exige de nombreux accessoires et un nombre considérable de collaborateurs. Mais, s'il coûte beaucoup d'argent, il a prouvé maintes et maintes fois qu'il pouvait en rapporter plus encore, et quoiqu'en disent certains esprits rétrogrades, incapables de définir nettement les relations de cause à effet, plus il se présentera chez nous sous un aspect artistique réel, plus sa réussite commerciale sera assurée.

Et je vais essayer de le prouver en développant le plus brièvement possible les deux questions suivantes : 1° Ce qu'est présentement le cinéma ; 2° Ce qu'il peut être et comment y parvenir.

D'abord, qu'est-il présentement.

A peine sorti du domaine scientifique, c'était hier encore

une *lanterne magique* perfectionnée, utilisée seulement à la distraction du public populaire et des enfants.

Depuis, quelques mises en scène somptueuses, quelques ingéniosités d'exécution, quelques difficultés techniques de réalisation surmontées par un metteur en scène intelligent, ont suscité parfois notre admiration ; mais jamais ce nouveau moyen d'expression n'a servi, je ne dirai pas à *illustrer*, car c'est, selon moi, ce qui se fait en ce moment, mais à *interpréter*, d'une façon *totale*, une œuvre belle et forte, ou délicate, ou poétique, d'exécution harmonieuse adéquate à l'idée originale et neuve, capable de donner aux artistes et aux amateurs l'impression d'une œuvre d'art.

Aussi, renseignez-vous dans les milieux artistiques et littéraires de Paris, ou simplement dans la classe bourgeoise, parmi les amateurs ordinaires de théâtre, vous pourrez y acquérir la conviction que le cinéma y est considéré comme un amusement d'ordre inférieur, à l'usage des classes pauvres, dont il est superflu de s'occuper.

Privé du concours de la classe intellectuelle du pays, celle qui pense, celle qui écrit, le cinéma s'étirole misérablement dans le mélodrame et le roman-feuilleton. Aucune lutte passionnée autour de lui. Rien que l'indifférence et le mépris. Les mots : « C'est du cinéma », servent à exprimer dans le langage courant, l'impression qu'on se trouve en présence d'une élucubration mélo-dramatique invraisemblable, dont on ne peut que se moquer.

Et c'est là qu'apparaît la responsabilité évidente des auteurs dramatiques. La *lanterne magique* n'a pas eu, dès le début le bonheur de les intéresser ; ils n'ont pas su tout de suite ouvrir les yeux sur les possibilités de « l'Art muet », et ils ont dédaigné longtemps ce parent pauvre du théâtre, un peu inquiets malgré tout de la concurrence qu'il pouvait leur faire dans la faveur du public. Peu à peu cependant ils s'avisèrent que l'intrus pourrait peut-être leur procurer un estimable supplément de bénéfices, et ils daignèrent consentir à laisser « illustrer », le mot est juste cette fois, leurs productions par le cinéma. C'est ainsi qu'à grands renforts de titres, de sous-titres, et de lettres, sans lesquels le public ne comprendrait rien, on fit paraître sur l'écran des œuvres qui n'avaient pas été conçues spécialement pour lui.

On s'engageait dans la mauvaise voie où nous sommes embourbés aujourd'hui.

Je me rappelle avoir assisté à la présentation d'un film, adapté d'un grand drame historique, dont l'action se passait au moyen-âge, et où les personnages ne parvenaient à se comprendre qu'au moyen de longues missives qu'ils s'adressaient réciproquement. Et on admirait beaucoup le souci d'exactitude du metteur en scène qui avait su employer du parchemin au lieu de papier, et sans doute éviter aussi l'emploi des télégrammes.

Dire que les auteurs furent toujours contents d'assister à

l'avilissement cinématographique de leurs drames ou de leurs romans serait exagérer ; mais il est si agréable de toucher des droits sur lesquels on ne comptait pas sans augmentation de travail d'aucune sorte !

D'ailleurs, il y a dans notre bagage national, deux sortes d'ouvrages cinématographiables. Il y a d'abord les œuvres de réelle valeur psychologique : ce sont celles qui ont fait le plus de tort au cinéma, car elles y ont la forme littéraire et la force d'expression des mots étant absolument indispensables à l'appréciation de leurs beautés. De plus, elles ont tellement déçu le public, attiré par les noms prestigieux de leurs auteurs, que les détracteurs du cinéma d'art en ont profité pour insinuer que rien de véritablement artistique ne pouvait avoir chance de succès dans ce genre de spectacle. Et le mépris n'a fait que s'accroître.

Il n'y a ensuite les œuvres de littérature inférieure qui n'ont que la prétention d'amuser. Celles-ci, où les péripéties de l'action seules importent, ont obtenu plus facilement la faveur populaire et elles continuent, amplifiées par l'image à préparer des désastres dans les jeunes imaginations romanesques, aux prises plus tard, avec les réalités de la vie. Mais on aurait tort de croire que c'est à l'action même du drame que s'intéresse l'amateur de ciné-populaire, car on la lui présente d'une manière trop simpliste, trop dépourvue de toute ficelle dramatique. Il y faudrait l'adresse d'un Sardou, d'un Pailleron ou d'un Capus. La plus grande naïveté y préside souvent dans l'ordre ou le désordre, de la succession des scènes. Sous prétexte de nous éclairer sur ses intentions, l'adaptation nous révèle impitoyablement dès le début, ce que l'auteur du roman ou du drame a pris le plus grand soin de nous laisser jusqu'au moment voulu pour produire le maximum d'effet. Tous les moyens de provoquer l'émotion, la surprise ou la joie, employés couramment par le dramaturge ou le romancier sont presque toujours ignorés des exécuteurs des hautes œuvres cinématographiques.

En attendant, ce qui attire et retient les spectateurs, c'est la *mise en scène*. Leurs yeux sont charmés. Malheureusement, sur ce chapitre, ils deviennent de plus en plus difficiles à satisfaire, le champ des réalisations est relativement restreint, et à force de faire toujours plus beau, toujours plus grand, toujours plus riche, à quoi arriveront les maisons d'édition, sinon à se ruiner pour satisfaire un public blasé, qui en aura trop vu pour admirer encore et qui délaissera peu à peu leurs salles de projection pour chercher ailleurs un spectacle plus simple, s'adressant plus directement à son esprit et à son cœur ?

La mise en scène doit être au cinéma comme au théâtre la chose accessoire et non la chose principale, la sauce et non le poisson. Elle habille l'œuvre, elle ne peut pas la remplacer. N'est-ce pas souvent pour donner prétexte à une scène sensationnelle inédite qu'on élabore une histoire absurde qui fait hausser les épaules ? Or, la mise en scène doit être faite pour la pièce et non la pièce pour la mise en scène. Il faut, en tout et toujours, que notre esprit soit le premier satisfait. Résumons-nous :

1° Les œuvres que nous souhaitons pour la gloire et la prospérité du cinéma n'existent pas, les auteurs dramatiques de valeur, dédaignant encore à l'heure actuelle de travailler spécialement pour lui ;

2° Les œuvres d'ordre supérieur de leur bagage littéraire ancien n'offrent aucun intérêt cinématographique ;

3° Les œuvres d'ordre inférieur, adaptées sans le secours de leurs auteurs, ne produisent pas tout l'effet que le public est en droit d'exiger d'elles ;

4° La mise en scène n'est pas toujours suffisante pour soutenir à elle seule tout l'intérêt ;

Voilà le bilan de dix années de production ultra-intensive.

Quant à la publicité employée par les exploitants de cet art encore en enfance, elle contribue pour une grande part à ruiner son prestige. Les baraques foraines n'ont pas d'affiches plus puériles, de boniments plus stupides. C'est, partout et toujours, les épithètes les plus ronflantes, les plus grandiloquentes, les termes d'admiration les plus exagérés. Les spécialités pharmaceutiques elles-mêmes sont présentées avec plus de délicatesse. Aucune appréciation flatteuse qui ne soit payée. Rien de sincère et de vrai.

Le public du reste ne s'y laisse plus prendre, et ce manque de mesure, employé par tous, devient par cela même, d'une inefficacité absolue. Malheur cependant à l'œuvre nouvelle intéressante dont le lancement n'emploierait pas de pareils procédés ; elle serait fatalement submergée, et passerait totalement inaperçue.

C'est à fuir de découragement et de dégoût.

Mais ne fuyons pas ! Luttons au contraire.

Examinons les moyens de remédier à cet état de choses déplorable.

Le Cinéma doit élever ses regards le plus possible vers la peinture, qui est la plus belle évocation de la nature par l'image. La photographie assurément, n'est pas de la peinture ; mais le cinéma, c'est le *mouvement*, c'est la *vie*, et cela peut compenser dans une certaine mesure, et toutes proportions gardées, la supériorité de l'Art du peintre.

Pouvoir montrer tous les mouvements de la vie, de la nature, dans toute leur beauté, toute leur harmonie ; toute la puissance d'expression qui se dégage d'elles, n'est-ce pas déjà faire œuvre d'art ? Seulement, c'est la vie elle-même qu'il faut fixer dans nos regards, et non pas le théâtre, qui est déjà lui-même une interprétation de la vie.

Mais le Cinéma peut mieux encore : il peut impressionner, suggérer, il peut réaliser l'irréalisable, il peut être le moyen d'expression idéal de tous les rêves, de toutes les chimères, de tout ce qui ne peut que gagner à être privé du concours des mots. Il peut accueillir pour plaire aux délicats, sans cesser d'être amusant pour les profanes, toutes les manifestations du symbolisme ; il peut, en un mot, s'apparenter aux plus belles productions de la littérature par la beauté et la hardiesse de ses conceptions, mais à condition de garder son indépendance et de ne pas se domestiquer à leur service.

Oui, en vérité le Cinéma est un art.

Et il faut qu'il soit traité comme tel.

Il faut que les auteurs et la presse cessent de le considérer comme un ennemi du Théâtre. Il faut que son prestige soit relevé par quelques manifestations supérieures. Il faut que des spécimens appréciables de l'Art français soient présentés à Paris, en grandes premières, comme il est de coutume pour l'art dramatique, devant toute la presse pari-

sienne, avec une suite de représentations illimitée, qui serviront de critérium et même de publicité pour la province et l'étranger, et où le public pourra par sa présence, témoigner de son opinion.

Il faut que la louable tentative de M. Sandberg au Vau-deville en 1915 et 1916, soit reprise et continuée, mais cette fois, dans les salles ordinaires d'exploitation. Pourquoi d'ailleurs persister dans ce système déplorable des changements de programme chaque semaine, qui force à une consommation de films inouïe, et qui aboutit à ce résultat que la bande superbe et bien venue n'est pas donnée un jour de plus que l'infâme « navet » édité grâce à une combinaison particulière? Pourquoi tant de films? Pourquoi tant de présentations où notre attention s'éparpille sans aucun résultat? N'est-il pas préférable de poursuivre le succès de chaque bande jusqu'à épuisement et de donner à sa création l'importance d'un événement?

Il faut au cinéma le « succès » qui crée l'émulation. Il faut qu'il se développe dans une atmosphère de luttes artistiques passionnées, au lieu d'être une simple fabrique de produits pour l'exportation.

Remarquez que l'exportation n'en sera que meilleure, car il est évident que le sang nouveau transfusé de pareille manière à notre industrie cinématographique ne peut qu'inciter les étrangers à venir s'approvisionner chez nous, et il est mille fois préférable d'amener par nos efforts les Américains à solliciter nos échantillons, séduits par l'originalité de nos procédés, que de chercher à leur plaire par une imitation servile des leurs, qu'ils emploieront toujours de toute façon, beaucoup mieux que nous.

Croyez-vous par exemple, que nous ayons intérêt à abuser comme nous le faisons, de la coupe dite « américaine », qui consiste à faire suivre au public plusieurs actions à la fois, ce qui est en effet un des avantages du cinéma sur le théâtre, et je suis un des premiers à en apprécier la valeur, mais qui a le grave inconvénient de donner à la projection une allure épileptique causée par la disparition trop hâtive des scènes, et d'ôter ainsi au spectateur toute possibilité de se laisser aller à l'émotion?

Je suis, par exemple, une action dramatique intéressante; tout à coup pffft! l'image disparaît. Une autre la remplace; elle me conduit dans un autre endroit, vers d'autres événements. Parfait. Je commence à m'intéresser à ces événements nouveaux. Au bout de quelques secondes à peine, pffft! mon esprit en est encore une fois violemment arraché pour suivre une autre piste. J'ai peine à m'y reconnaître. Evidemment j'ai une impression d'ensemble, mais je n'ai pas eu le temps de pleurer. Au cinéma comme au théâtre, on ne procure l'émotion au public qu'en le plaçant dans l'atmosphère, en lui faisant oublier les contingences, en évitant toutes occasions de le distraire jusqu'à ce que l'effet soit produit. Or ce continu et spasmodique changement de scènes me rappelle trop souvent à la réalité; je n'ai pas le loisir de m'isoler un moment avec les personnages que je vois évoluer, de vivre parmi eux; ils disparaissent trop souvent. Remarquez que je suis loin de préconiser l'emploi

exclusif des longues scènes. Je serais même assez partisan d'un système qui nous donnerait sur l'écran non plus du théâtre sans paroles, avec toutes ses lois de lieux et de temps nettement établies, mais une sorte de langage nouveau, qui parlerait aux yeux comme la musique parle à l'oreille, et où l'auteur qui *penserait par images*, agirait sur notre imagination sans s'astreindre à suivre, selon les règles, une action dramatique quelconque. J'imagine que ce serait par une succession de scènes assez courtes; mais cela nécessiterait en tout cas une éducation nouvelle du public et nous n'en sommes pas encore là. En attendant, la coupe américaine est surtout employée chez nous au point de vue technique pour sauver les situations compromises. Plus une scène est longue et plus elle est difficile à exécuter entièrement d'une façon parfaite; qu'une partie seulement en soit défectueuse, au lieu de la recommencer, vite un coup de ciseaux, on supprime le passage mal venu et on remplace par quelques mètres pris à la fin de la scène précédente. Le tour est joué et l'économie appréciable. La coupe américaine, c'est le grand remède, mais c'est aussi le système des « petits bouts » et c'est comme un album dont on tournerait les pages hâtivement devant nos yeux, nous laissant à peine le temps de regarder. Je ne voudrais pas que l'on pût croire, avec ce qui précède, que je suis de parti-pris opposé aux méthodes des Américains; j'ai la plus grande admiration pour leurs facultés d'organisation et leurs procédés scientifiques. Je suis même persuadé que le sang versé par nos frères d'armes sur les champs de bataille de France ensemencera pour nous de belles récoltes d'énergies nouvelles, et j'attends beaucoup après la guerre de leur collaboration à nos affaires industrielles; mais en art, et c'est ici, à mon avis, d'art seulement qu'il s'agit, je n'ai confiance que dans le génie de notre race et j'avoue que sous le rapport du théâtre ou du cinéma, j'ai peur de l'américanisation à outrance dont nous sommes menacés.

Unissons-nous donc, artistes de France; défendons loyalement, même contre nos amis Anglo-saxons, notre vieille réputation latine. Ne cessons jamais d'être des créateurs, des noyaux. Il faut tenir, et rester chez nous toujours et quand même! La thèse selon laquelle le pays le plus peuplé et qui offre des débouchés les plus nombreux, peut imposer ses goûts dans la production générale, ne résiste pas à l'examen, et tous les succès remportés à l'étranger par notre art et notre industrie depuis des siècles, sont là pour prouver le contraire.

Ce sont les nôtres qu'il faut imposer!

N'avons-nous pas les plus beaux sites; la plus grande histoire, la plus belle architecture? Ne sommes-nous pas le peuple le plus imaginaire et le plus artiste de la terre! Luttons! Luttons! — Fondons pour le cinéma des sociétés d'amateurs, telles autrefois pour le théâtre « Les Escholiers », « l'Œuvre », « le Théâtre libre ».

Organisons des concours et livrons fièrement la bataille jusqu'au jour où sortira de chez nous la formule nouvelle qui affirmera par l'écran l'influence de notre pensée dans le monde.

Armand Bour.

ÉCHOS ❁ INFORMATIONS ❁ COMMUNIQUÉS



Convocation

A la demande de M. Charles Pathé président d'honneur, une réunion spéciale de la Chambre Syndicale aura lieu le vendredi 27 courant, à 3 heures, dans la salle de la Société des Chemins de fer, 21, rue de l'Entrepôt.

Les membres de la Presse Cinématographique, les rédacteurs des grands quotidiens sont priés de bien vouloir considérer la présente comme une invitation.

Ordre du jour :

Examen de la situation de la Cinématographie française et proposition de M. Charles Pathé.

Le Président
de la Chambre Syndicale,
J. DEMARIA.

Pour un mois environ

Cours d'exécution, de mise en scène et d'interprétation cinématographique par M. Jacques Grétilat, du Théâtre National de l'Odéon, directeur artistique des Films « Le Cyclope ». Prière d'envoyer toute demande d'inscription à M. Grétilat, au Théâtre de l'Odéon.

Avis aux directeurs

Le Film Jules Verne a l'honneur d'informer MM. les directeurs que la date de livraison du film *20.000 lieues sous les Mers*, est reportée au 25 octobre, et celle du film *L'Etoile du Sud* au 1^{er} novembre.



Mexique

Nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs l'œuvre intéressante de l'Alliance Française à Mexico qui, par les propres moyens de sa colonie déjà diminuée par la guerre, a su répondre à la vive propagande germanique. L'Alliance française a suivi l'ennemi sur tous ses terrains de combat : journaux, tracts, brochures, livres, cinéma, conférences. En dernier lieu, elle a fondé

dans la principale avenue de la capitale, un grand salon de lecture où sont exposées des photos de la guerre et distribués des volumes français. Cet établissement nécessite une dépense de 10.000 francs par mois. La somme utile a été souscrite en huit jours par nos compatriotes du Mexique. Félicitons ces courageux pionniers de la civilisation française.

Notes de Londres

Dans le film *Tinker, Sailor, Soldier*, *Sailor*, MM. G. Samuelson et Kenelm Foss, les deux auteurs de la pellicule ont combiné un examen rétrospectif des plus intéressants de la vie sociale anglaise de 1890 à 1910.

La pièce est en deux actes, et du second acte il y a deux versions. La première partie nous fait voir Isabel Elsom, fille d'un parvenu qui a des ambitions sociales et qui voudrait que sa fille épouse le député de la province; mais elle devient amoureuse du fils de la dame qui tient le bureau de poste.

La deuxième partie nous fait voir comme les événements auraient pu se dérouler :

1^o Si Isabelle avait épousé le député;
2^o Comme les événements se seraient passés si elle avait pris la clef des champs avec le fils indigent de la personne qui dirigeait le bureau de poste.

3^o Comment les choses se sont passées lorsqu'elle se décide de ne pas se marier et le tout aboutit à une union entre une vieille fille et un célibataire, tous les deux ayant dépassé la quarantaine. Owen Nares nous donne une représentation raffinée du meilleur genre anglais. Le producteur Rex Wilson mérite de grands éloges pour le soin minutieux qu'il apporte aux détails les plus précis.

Une Femme tout simplement, est un puissant film dramatique qui dévoile la main de maître de Eugène Walter, le dramaturge Américain bien connu, auteur de *Acheté et Payé*, *Le Couteau*, etc., et toute une série de pièces à grand succès.

Il s'agit d'un ouvrier devenu riche par suite de ses inventions et de l'influence protectrice de sa femme qui l'éloigne de sa tentation, la boisson.

Plus tard, il néglige sa femme pour

des dames du monde où l'on s'amuse, à New-York, et il cherche à se procurer un divorce par l'intermédiaire de faux témoins qui seraient disposés à jurer qu'elle est infidèle.

Sa femme est trop orgueilleuse pour se défendre, mais lorsqu'elle apprend que le divorce entraîne sa séparation de son fils unique, elle le déclare enfant naturel prouvant un mensonge évident pour le conserver sous sa tutelle.

Cette action désintéressée de sa part fait renaître de bons sentiments chez son mari, le divorce est annulé et une réconciliation est effectuée entre les époux.

C'est une pièce bien bâtie, forte, d'une action intense qui doit avoir un grand succès n'importe où.

La Compagnie Broadwest a encore une fois adapté un des romans sportifs de Nat Gould, et d'un bon livre ils ont fait une pièce à succès.

Une Fortune en jeu est un des récits les plus émotionnants du « turf » qui ait jamais vu le jour.

L'avant-plan dans la scène de la course est d'un réalisme parfait, et le photographe de même que le producteur méritent les plus hauts éloges.

C'est une histoire saine et vigoureuse, et la partie sentimentale suit son cours d'un bout à l'autre. L'interprétation avec Gerald Ames et Violet Hapson ne laisse rien à désirer.

Dans le but de donner une vigoureuse poussée aux intérêts commerciaux de ceux engagés dans la production et dans le commerce des films anglais, et pour faire ressortir à ceux domiciliés à l'étranger le fait qu'on produit dans ce pays des films qui peuvent rivaliser avec ceux de n'importe quelle autre provenance, il a été fondé à Londres le British Screen Club, sur l'initiative de l'exportateur Lionel Philips.

Toutes les personnalités en vue dans le monde du film ont offert leur coopération, et le cercle se propose d'offrir un lunch au premier Ministre des Colonies et à la Presse d'outre-mer.

Deux prochaines productions qui éveillent un gros intérêt sont : *La vie de Lloyd George* et un superfilm intitulé *Nelson*.

LESTERLIN.

Marie les Haillons. Sur l'Autel de l'Honneur. Illusion. Civilisation. Châtiment. Olivier Twist. Chrétien

Les Prochains Films Anglais et Américains

The Kaiser, the beast of Berlin (W. I. C.)
A Dog's life, avec Charlie Chaplin (Pathé).
Nobody's wife, avec Louise Lovely (Transatlantic-Haïk).
Nelson, par Maurice Elvey (International).
Spinner o' Dreams, avec Basil Gill, Odette Gombault, Stella Campbell (Butcher's).
The Mystic hour (Ruffel's).
The Silent Sacrifice, avec Alice Brady (Select pictures-Harry).
The passing of the third floor back, avec Johnston Forbes Robertson (Wallurdaw).
A night in new Arabia (Vitagraph).
The blivod adventuress, avec Kitty Gordon (Granger's photo-play).
The Studio girl, avec Constance Talmadge (Select pictures).
The bulls'eye, avec Eddie Polo, 18 épisodes (Transatlantic-Haïk).
The moon child, avec Mary Walcamp (Transatlantic-Haïk).
The woman between friends, avec Alice Joyce et Marc Macdermott (Vitagraph).
The Girl Philippa, avec Anita Stewart (Vitagraph).
Those who pay, avec Bessie Barriscale et Howart Hickmann, mise en scène de Th. Ince (L. I. F. L.).
A Camouflage Kiss, avec June Caprice (Fox).
The secret woman, avec Maud Yates (Gaumont).
The spirit of romance, avec Vivian Martin (Jary).
The Naulakha, avec Doraldina, Helen Chadwick, Antonio Moreno et Walter Oland (Pathé).
Loaded dice, avec Frank Keenan (Pathé).
Her great adventure, avec Bessie Love et Flora Finch (Pathé).
The silent man, avec William Hart.
Are waitresses safe?
Roping her Roméo, } comédies
A bedroom blunder, } de Mack Sennett
A Pullmann bride, } (Paramount-
An international sneak, } Gaumont).
Taming target center.
The Silver King, (Famous players-Gaumont).
The two little imps doing their bit, avec Jane et Catherine Lee (Fox).

Young mother Hubbard, avec la petite Mary Mac Alister (Essanay).
The daughter of destiny, } avec
The light within, } Olga Petrova
The life mask, } (Wallurdaw).
Betsy Ross, avec Alice Brady (Granger's).
The co-respondent, avec Elaine Hammerstein (Granger's).
Hidden pearls, avec Sessue Hayakawa (Gaumont).
On leave, avec Daphné Glenne (Barker).
The bully who paid, par Mary Murillo (Fox).
The Golden god (Ruffel's).
Jilted Janet, avec Margarita Fisher (American Film Co).
Once upon a time, avec Manora Thew (Stoll Film).
Love's innocence, avec Gladys Hulette (Thanouser Films).
The Life of Lord Kitchener (The London Independent Film Co).
The red ace, avec Marie Walcamp (The Transatlantic).
Within the law, avec Alice Joyce (Vitagraph).
North of fifty three, avec Dustin Farnum (William Fox).
Little American, avec Mary Pickford.
The Crystal Gazer, avec Fanny Ward.
The Rough House, avec Roscoe Arbuckle.
Un nouveau grand film marin, avec Annette Kellermann, mise en scène de John Adolphi (Fox).
Aladdin and the wonderful lamp (Fox).
The conqueror, avec William Farnum (Fox).
When a man sees red, par Harry Evans avec Dustin Farnum (Fox).
The Doctor, de Ralph Connor, avec Dustin Farnum (Fox).
Cléopâtre, avec Theda Bara (Fox).
The Scarlet pimpernel, de la Baronne d'Orezy, avec Dustin Farnum (Fox).
Durand of the bad lands, et **The Spy**, avec Dustin Farnum (Fox).
The easiest way, avec Clara Kimball Young (Select Pictures).
Her official fathers, avec Dorothy Gish (Triangle).
Borrowed Plumage, avec Bessie Barriscale (Triangle).
Mystery of the listening forest (Blue Bird).
Maternity, avec Alice Brady (World Films).
Sapho, avec Pauline Frederick.
Poppy, avec Norma Talmadge (Select Pictures).
Tom Sawyer, de Mark Twain, avec Jack Pickford, mise en scène de W.-D. Taylor (Jesse L. Lasky).

Cabiria. Germinal. Le Phalène. La Dame aux Camélias. Fédora. L'ombre. Tigresse Royale. Forfaiture



Lundi 23 Septembre, au Gaumont-Théâtre à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 27 Septembre

Gaumont Actualités n° 39, 200 mètres.

Livable le 18 Octobre

Hara-Kiri, « Jesse Lasky, exclusivité Gaumont » Paramount Pictures), comédie dramatique interprétée par Sessue Hayakawa, 1.400 mètres, affiches, photos.

Carrières de Lane, de Volvie, plein-air, 142 mètres.
L'extraordinaire Aventure d'Onésine, « Cimiez Film, Exclusivité Gaumont », comique, 450 mètres.

Livable le 25 Octobre

La Mort des Pirates, « Phocéa Film, Exclusivité Gaumont », 1^{er} épisode : *L'Épingle empoisonnée*, ciné-roman en 10 épisodes, d'après le roman de M. René Morot, 880 m.

Quand l'Agneau se fâche, « Paramount Pictures, Exclusivité Gaumont », comédie dramatique, interprétée par Charles Ray, 1.360 mètres, affiches photos.

La Mariée improvisée, « Comédies Christies, Exclusivité Gaumont », comédie comique, 300 mètres, affiches, photos.

* *

Lundi 23 Septembre, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 25 Octobre

La Vallée du Delaware, « A. G. C. », plein-air, 180 mètres.

Le Cœur de Miette, « Blue Bird », comédie sentimentale, interprétée par Miss Dorothy Phillipps, affiches, 1.320 mètres.

L'Institut de Beauté, « Nestor », comique, 330 mètres.
Le Jardin de ses Rêves, « Butterfly », comédie dramatique, 1.470 mètres.

Le Coup de Bourse de Carter, « Blue Bird », comédie sentimentale en cinq parties, interprétée par Ben. Wilson et Néva Gerber, environ 1.590 mètres.

Mme Vve Harrison, qui habite avec sa fille Marguerite une villa sur la plage tranquille de Harborsport, a confié ses intérêts financiers à James Bradshaw.

Bradshaw, homme d'affaires peu scrupuleux, abuse de la grande confiance de Mme Harrison; il engage la majeure partie de la fortune qui lui a été confiée pour acheter des actions, peu sûres, à gros bénéfices.

De plus, il cherche à faire marier son fils Vincent à Marguerite, afin de s'emparer de la dot de la jeune fille.

Un adversaire puissant se dresse devant lui : C'est A.-B. Carter, le financier connu sous le nom de l'« A. B. C. » qui a réussi d'éblouissants coups de Bourse. Carter a fait la connaissance de Marguerite, et l'intrépide jeune fille, amie de la vie active, s'est éprise du hardi financier si différent du vaniteux Vincent.

Le financier découvre le complot de Bradshaw et prend la résolution de le faire échouer.

Par un habile coup de bourse, Carter consomme la ruine de l'homme d'affaires sans scrupules, puis il épouse, en cachette, la gentille Marguerite et, le soir, alors que Mme Harrison, ignorante du complot allait fiancer sa fille au fat Vincent, il démasque les imposteurs.

Carter a soustrait la plus grande partie de la fortune confiée à l'homme d'affaires pour que « l'argent ne sorte pas de la famille » dit-il. Tandis que les Bradshaw déconfits se retirent, Mme Harrison, joyeuse, le remercie chaleureusement. Pendant ce temps, les marins, amis de la compatissante Marguerite entonnent une bruyante sérénade, et les jeunes mariés se félicitent du succès de cet heureux coup de bourse.

Charlot chez l'Usurier, « Mutual ».

M. Moneylent, le patron de Charlot, se lamentait une demi-heure chaque matin et pestait contre cet « infâme garçon qui ne pouvait se résoudre à être là à l'heure » ! Mais Charlot n'en avait cure, et l'air ahuri qu'il prenait en face des remontrances de son patron, témoignait d'une parfaite tranquillité d'âme et d'une rare insouciance. Du reste, M. Moneylent avait à peine fini de crier qu'il devait recommencer.

Charlot traite les affaires à sa façon, et son bon cœur, sa fantaisie, son humour, lui inspirent des décisions inattendues qui ne sont pas toujours du goût du patron ou des clients.

Après une bataille homérique avec un collègue, Charlot a réussi à obtenir, une fois de plus, le pardon de M. Moneylent et les faveurs de la charmante Isabelle, la fille de la maison. Mais le patron est très mécontent. C'est la dernière fois qu'il cède. Les circonstances vont plaider en faveur de notre héros, et lui rendre la confiance de tous. Voici comment :

Un élégant personnage, admirant les richesses de l'usurier, pense froidement à... s'en emparer ! Sous prétexte d'achat possible, il se fait montrer perles et diamants.

Charlot, dédaignant les avis de la prudence, a repris la bataille interrompue.

Le vacarme infernal que font les combattants attire le patron. Charlot s'enfuit et se cache dans une malle. Profitant du trouble provoqué, le voleur met les bijoux dans ses poches et s'apprête à s'enfuir. Le patron, sa fille, son employé arrivent. Revolver au poing, le malfaiteur les tient en respect et s'approche de la porte.

Le couvercle de la malle se soulève, Charlot en surgit et... dzim ! d'un solide coup de maillet, il aplatit le melon du client trop pressé. Celui-ci, convaincu immédiatement par cet argument, se laisse tomber à terre, à la merci du vainqueur.

Isabelle sourit à son héros qui lui tend les bras. Et voilà réconciliés, pour toujours, Charlot et l'usurier.

* *

Lundi 23 Septembre, à Majestic

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE, 2 heures

Livable le 25 Octobre

A travers Pékin, « Eclipse », documentaire, 165 m.

Ennemie du Mariage, « Triangle », comédie sentimentale, interprétée par Bessie Barriscale, 1.410 mètres.

Le Chien volant, « Vitagraph », comique, 265 mètres.

Bobby contre Rognure, « Triangle Keystone », comédie comique, 570 mètres.

Mardi 24 Septembre, à 9 h. 1/2, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Programme n° 43

Livrable le 25 Octobre

Vingt-et-un, « Consortium Coq d'Or », comédie interprétée par Bryant, affiches, photos, 1.500 mètres.

Ce bon Lucien, « Pathé », comique, interprété par M. Rozenberg, affiche, 410 mètres.

Un singulier Batracien, « Pathécolor », coloris, 140 mètres.

Pathé-Journal et Annales de Guerre.

Hors Programme

Le Mystère de la Double-Croix, « Pathé », grand cinéma-roman adapté par Guy de Téramond, série dramatique interprétée par Mollie King; 7^e épisode : *Le Krack*, 600 mètres.

Déchéance, « Pathé », scène dramatique, pièce en quatre actes de Michel Zévaco.

Jean Roland, avocat général, et sa femme Marie, s'adorent. Entre eux, en vingt ans pas un nuage. Jean Roland n'est pas seulement un magistrat de la grande école, c'est aussi un caractère fortement trempé. Tout en lui est droiture, noblesse de cœur, haute générosité. Si jamais sa femme doit être ternie dans son esprit par une faute, il ne la punira pas, mais ne pouvant supporter la déchéance de celle qu'il vénère, il disparaîtra de la vie.

Marie connaît son mari, elle l'aime, elle sait bien qu'il ne parle pas en vain. Elle sait qu'il se frappera si elle commet une faute. Elle le sait absolument.

Pourtant, elle est en correspondance secrète avec Julien, jeune étudiant en médecine, sérieux et sympathique.

Un jour, Julien reçoit la visite d'un inconnu qui lui montre des papiers à la vue desquels Julien est pris de terreur. Evidemment, il est sous la dépendance de cet inconnu. Celui-ci explique que, traqué par la police pour divers crimes, il veut prendre le lendemain même le paquebot d'Australie : il lui faut 20.000 francs. Julien est loin de posséder cette somme. « Demandez-le à « Elle », dit l'inconnu, sinon, je raconte tout au mari.

Julien résiste à ce chantage, puis il a peur et se décide à demander à Mme Roland ces 20.000 francs.

Le même soir, Julien pénètre par une fenêtre du rez de chaussée, à l'hôtel Roland. De cette même fenêtre, nous le voyons sortir à minuit.

Or, à onze heures, pendant que Julien se trouvait chez Marie Roland, un drame s'est accompli dans la maison de l'étudiant.

Un rentier dont il est l'ami a été assassiné. Une somme de 20.000 francs lui a été dérobée.

Julien, en rentrant, voit entr'ouverte la porte de son voisin; il entre pour demander des explications, voit le cadavre et appelle au secours.

Mais, tout de suite, les soupçons se portent sur lui, et comme il ne peut révéler l'emploi de son temps, ni la provenance des 20.000 francs qu'il porte sur lui, il est arrêté.

Le lendemain, l'inconnu s'apprête à prendre le train pour aller s'embarquer au Havre. Mais au dernier moment, apprenant par un journal l'arrestation de l'étudiant, il se décide à rester.

De son côté, Mme Roland, avertie par les journaux, se trouve en présence de ce dilemme :

Se taire, et assurer ainsi la condamnation à mort de Julien.

Ou dire toute la vérité et assurer ainsi le suicide de son mari.

Elle a des terreurs, des crises, des gestes inconscients qui éveillent les soupçons de Jean Roland, qui la presse de questions. Elle veut répondre et ne peut pas. Elle souffre une vraie torture et une fièvre cérébrale s'empare de sa pauvre tête affolée.

Un mois se passe. L'instruction est terminée. Julien est renvoyé devant la Cour d'Assises. Jean Roland reçoit une note de service lui apprenant que c'est lui qui est chargé de requérir dans cette affaire.

Le fait que c'est son mari qui demandera la tête de Julien provoque chez la malade une nouvelle crise de délire. Le jour de l'audience arrive, et malgré la défense du médecin qui ne répond plus de sa vie, elle se fait habiller pour se rendre à la Cour d'Assises.

Elle y arrive au moment où l'avocat général termine son réquisitoire en demandant la peine de mort; elle s'avance à la barre, déclare que Julien se trouvait chez elle à l'heure du crime et que c'est elle qui lui a remis la somme.

Jean Roland, oubliant qu'il est avocat général, s'avance menaçant vers Marie :

— Mais alors, cet homme, c'était donc... c'est donc... ton...

D'un geste, Julien, l'accusé, arrête l'accusation infamante et, dans un cri jette ces mots :

— Ma mère!... C'est ma mère!

L'Inconnu assiste à cette scène, au premier rang du public. Prenant subitement son parti, il absorbe un poison dont il s'était muni et déclare : Je vais mourir, je vous échappe!... Ecoutez-moi... J'ai tué parce que, découvert, suivi, traqué, il me fallait fuir... fuir encore... et je n'avais pas d'argent.

Voici les 20.000 francs.

Puis s'adressant à l'avocat général :

— Monsieur, j'ai eu la lâcheté de trop longtemps reculer devant le suicide, et j'interviens trop tard pour celle qui porte votre nom... mais écoutez la voix d'un mourant... la voix de la vérité (designant Julien). Ce jeune homme est mon fils... mais cette pauvre femme ne fut pas coupable... elle n'a succombé qu'à la force... à la violence... mon premier crime!

L'Inconnu s'affaisse et meurt, tandis que Jean Roland, dans un beau geste de générosité, réunit Marie et son fils.

* *

Mardi 24 Septembre, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Le nouveau Directeur, grand drame sensationnel avec attractions.

Le Truc de Georget, comique.

Le Voleur, comédie dramatique, interprétée par Evelyn Gheely et Carbyle Blackwell.

* *

Mercredi 25 Septembre à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livrable le 27 Septembre

Aubert-Journal, 150 mètres.

Les Saisons de l'Amour (L'Automne et l'Hiver), « Natura Film », plein-air en couleurs, 275 mètres.

L'Exemple, « Henley Pictures », superbe drame, interprété par Barbara Castleton, affiches, photos, 1.578 mètres.

Le Truc de Suzette, « Inter Océan », comique, 350 mètres.

Mascamor, « L. Aubert », 10 épisodes : *Les deux Sœurs*, drame, affiches, photos, 716 mètres.

Poppy, « L. Aubert », interprété par Norma Talmadge. Les « Poppy » sont, dit-on, des grains de rosée que laissent tomber les rayons de lune, en des contrées lointaines et encore inexplorées...

Elle s'appelait Poppy. Nul ne savait pourquoi!... Orpheline, elle avait été recueillie par les Kennedy, parents éloignés qui l'asservirent aux plus grossiers travaux.

Douée de la plus belle intelligence, Poppy préférait la lecture et tentait parfois quelques essais littéraires qui lui méritaient de cruelles railleries.

Une nuit, fatiguée des mauvais traitements qu'elle subissait, Poppy s'enfuyait à travers la jungle... Brisée de fatigue, mourant de faim, elle rencontrait des colons anglais qui regagnaient leurs fermes, en caravanes. Ces braves gens gardaient près d'eux la jeune fille. Poppy crut un instant que le bonheur allait sourire à son adolescence.

Cependant, les fermiers s'étant absentés, un domestique noir poursuivait la jeune fille et Poppy fuyait à nouveau à travers les cactus, afin d'échapper au monstrueux désir du noir...

Un coup de feu retentit!... Sir Evelyn Carson, jeune et réputé pour sa fortune et ses exploitations au centre africain, venait d'abattre le faune couleur d'ébène et sauvait ainsi la pauvre Poppy.

Un regard, un remerciement chaleureux au jeune homme, et Poppy toujours affolée de terreur, cherchait encore sa route.

Perdue dans la forêt de Mopals, elle errait toute la nuit, et l'aurore la trouvait au pied de la villa Sir Lucius Abinger, qui, pris de pitié pour l'enfant, pour l'enfant malheureuse, ému aussi par sa jeune fraîcheur, décide de l'adopter.

Deux ans après, Poppy était une admirable jeune fille, presque femme, jolie, charmante et cultivée.

Lucius Abinger, menait une existence solitaire, divorcé depuis quelques années à la suite d'une pénible aventure.

Bien que fatigué, blasé, au déclin de sa jeunesse, il se sentit tout à coup fort épris de sa protégée.

Obligé à un long voyage, il voulut avant son départ, l'épouser, afin de lier pour toujours Poppy à son propre destin. Pour arriver à ce but, il usa d'un stratagème odieux et aussitôt après le mariage blanc que Poppy avait, grâce au subterfuge de Abinger, confondu avec une cérémonie d'adoption, il quittait les Indes, confiant Poppy aux soins et aussi à la surveillance de ses domestiques.

Les mois passèrent, Poppy vivait heureuse au milieu de ses livres favoris, dans les vastes jardins qui entouraient la somptueuse demeure d'Abinger. Poétique, romanesque, son cœur appelait l'amour; elle attendait candide et confiante celui qui, pensait-elle, l'aimerait un jour. Et par une belle soirée, elle vit venir vers elle, dans l'ombre mystérieuse, Evelyn Carson qui l'avait autrefois arrachée à l'étreinte du nègre.

Et les deux jeunes gens cédaient aux sollicitations de la nuit parfumée. A l'aube, Carson disparut et ne revint jamais.

Puis, ce fut le retour de Lucius Abinger. Il expliquait à Poppy comment il l'avait épousée; et la jeune femme, contre l'attente de Lucius Abinger, refusait d'être véritablement sa

femme. Il apprenait aussi que Poppy portait en son sein le fruit d'un amour dont il était étranger. Sa fureur effrayante était telle qu'il chassait encore la jeune fille de ce dernier asile.

Seule, à travers le monde, sans autre soutien que l'affection qu'elle portait à son enfant, Poppy se fixait à Londres... Après des années de lutttes ardentes, de travail acharné, elle réussissait à faire prévaloir ses œuvres littéraires. Sa constante pensée était pour son fils, objet de ses soins les plus attentifs. Les destins implacables lui enlevèrent ce dernier bonheur.

Cependant, avec le succès de ses livres, était venue la fortune : Poppy était maintenant connue sous le nom de Eve Destin.

Un jour qu'elle lisait un illustré, elle reconnut en première page la photographie de cet homme qui l'avait une fois sauvée dans la jungle, et que plus tard elle avait accueilli dans les jardins d'Abinger, et que toujours elle avait passionnément aimé : cet homme auquel elle s'était, dans sa belle franchise amoureuse, abandonnée sans même connaître son nom. Elle apprenait qu'il était Evelyn Carson, l'explorateur connu et célèbre. Elle ne comprenait pas qu'autrefois il ne fut jamais revenu vers elle...

Et Poppy résolut de retrouver Evelyn; elle retournait aux Indes; elle obtenait l'annulation de son mariage avec Abinger; elle apprenait enfin par quel étrange concours de circonstances Evelyn Carson l'avait abandonné après leurs premiers baisers.

Et Poppy aujourd'hui Eve Destin, maître écrivain et fortunée, épousait Carson après avoir conquis de haute lutte la gloire littéraire, méritant ainsi le juste bonheur qu'elle avait payé de tant d'atroces souffrances...

* *

Mercredi 25 Septembre, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

Sauvetage d'un Cœur, « Blue Bird », comédie sentimentale, interprétée par Miss Dorothy Phillips, 1.460 m.

La jolie Pêcheuse, « Nestor », comique, 287 mètres.

Le Secret d'un Cœur, « T. A. », comédie, 594 mètres.

* *

ANNALES DE LA GUERRE

N° 77

Actualités

Panorama du village de Laffaux

L'artillerie française bombarde les positions allemandes sur le Chemin-des-Dames.

Prisonniers allemands

traversant le village de Chevillécourt

Coucy

Les ruines du château.

Tir de 155 sur l'entrée du tunnel du canal du Nord

Ham en flammes

Entrée de la ville par la route de Guiscard.

Le coq de l'église.

Nos soldats retrouvent trois vieillards qui pour ne pas quitter leur maison s'étaient réfugiés dans leur cave.

GLORIANA ◊ CLAIRETTE ◊ ESTELLE

Le plus grand succès de l'année

CIVILISATION

GRAND FILM DE PROPAGANDE

Impression d'art et d'humanité patriotique que nul n'a le droit de laisser perdre

CLAIRETTE

CLAIRETTE



ESTELLE

En location à la

S. A. M. FILMS

10, rue Saint-Lazare, Paris

Téléphone : Trudaine 53-75

RÉGION DU MIDI :

4, rue Grignan, MARSEILLE

RÉGION DU CENTRE :

81, rue de la République, LYON

ESTELLE

ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA